

302 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE
cette connoissance des relations qui nous ont été communi-
quées, la plupart étant peu exactes, & les autres ne faisant
aucune mention des circonstances nécessaires à cette déter-
mination.

R E M A R Q U E S
S U R
LA PLANTE APPELEE A LA CHINE
HIA TSAO TOM TCHOM,
O U
P L A N T E V E R .

Par M. DE REAUMUR.

21 Août
1726.

N O U S laissons à l'histoire de cette année à apprendre la
reconnoissance que l'Académie doit au Pere Parennin
Jesuite, pour les magnifiques présens qu'il lui a faits, &
celle que lui doit même toute l'Europe sçavante pour les
soins qu'il a pris de faire admirer ses productions à la Chine.
Il a traduit plusieurs volumes d'ouvrages de physique en lan-
gue Tartare, dont il nous a envoyé des exemplaires. Nous
avons aussi reçu de ce Pere des échantillons de quelques
drogues & de quelques racines propres à étendre nos con-
noissances sur l'histoire naturelle.

Entre les racines est celle d'une plante qui seroit un éton-
nant prodige, si ce qu'on en débite à la Chine, & si ce qu'en
apprend son nom seul, étoit vrai. On l'y appelle *Hia tsao
tom tchom*; ce qui veut dire, au rapport du Pere Parennin,
qu'elle est plante pendant l'été, & que pendant l'hyver elle
est ver. Dans l'état où est aujourd'hui la physique on est peu
disposé à croire une telle merveille. Au lieu que le nom de la
plante semble annoncer qu'elle se transforme toute en un ver:
à en juger par les pieces que nous avons reçues, la méta-

morphose ne se feroit que dans une portion de chaque racine; mais la merveille n'en feroit pas moins grande.

Le Pere Parennin nous marque que cette plante passe pour étrangere à la Chine, qu'elle y est très-rare, qu'on n'en trouve guere qu'au Palais de Pekin; qu'elle croît dans le Thibet, & qu'il en croît aussi quelque peu sur les frontieres de la province du Sset-chouen, qui confine avec ce Royaume; mais qu'il n'a pû parvenir à voir la plante entiere, ni ses fleurs, ni ses feuilles, ni sa tige. Il n'en a eu que des racines dont les vertus passent pour assez semblables à celles du Ginseng, avec cette différence que ceux qui en font usage n'ont pas autant à craindre les hémorragies. Il nous a envoyé environ 300 de ces racines, qui n'offrent rien de singulier à la vûe, les plus grosses ont environ trois lignes de diametre, où elles en ont le plus, & les plus longues ont trois pouces de longueur. On n'a pas cherché à relever la valeur du présent, on les donne pour des plus petites & des moins estimées.

A ces racines qui n'ont rien de singulier dans leur figure, on a joint de celles qui passent pour s'être transformées en vers. Les figures 1 & 2 en représentent deux, vûes dans des sens différens. Le Pere Parennin a raison d'assurer, *que rien ne représente mieux un ver de 9 lignes de long, qu'on y voit la tête & tout le corps bien formés, la bouche, les yeux, les pieds, les deux côtés du ventre, les plis sur le dos, & enfin qu'elle est (cette portion de la racine) toute semblable à un ver sec de couleur jaunâtre, & que tout y paroît quand elle est recente; car avec le temps si on l'expose à l'air, elle se corrompt aisément & devient un peu noire à cause de la tenuité de sa substance qui est molle & tout-à-fait du goût de la noisette séchée à l'air.*

Rien ne manque effectivement, à ce qui se trouve au bout de ces racines, à la ressemblance parfaite d'un ver ou d'une chenille; aussi ne sçaurait-on douter que ce ne soient véritablement de ces insectes: mais la merveille se réduit sans doute, à ce qu'ils choisissent les racines de cette plante, pour s'y attacher lorsqu'ils sont prêts à se métamorphoser en Aurélies ou en Nymphes. Les naturalistes connoissent un grand

304 MEMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE
nombre de vers & de chenilles qui se cachent sous terre, lorsque le temps où ils doivent changer de forme est prochain. M. Valisnieri célèbre Professeur de Padouë, en a décrit de cette espece de singuliers, d'où naissent les mouches des rosiers. D'autres especes vivent toujours sous terre jusques au temps de leur transformation. Dans l'un & l'autre de ces genres les uns se cachent simplement sous terre, d'autres s'attachent aux racines des plantes; tel est celui qui fait une coque qui donne de la glu, sur lequel M. de Jussieu a communiqué à l'Académie les observations d'un de ses amis.

Il reste pourtant une singularité remarquable au ver ou à la chenille du Thibet, qui auroit pû faire penser en France, comme à la Chine, à ceux qui ne sont ni Physiciens ni Observateurs, qu'une portion de la racine s'est métamorphosée en ver, c'est que cette chenille attache sa queue précisément au bout de la racine, de maniere que le corps de l'insecte semble être un prolongement de cette même racine.

Il est pourtant facile, avec un peu d'attention, de reconnoître où finit la plante & où commence l'animal, car la racine a des fibres ligneuses aisées à distinguer. S'il est permis de décrire la manœuvre d'un insecte, que nous ne sommes pas à portée d'observer, sur ce que l'inspection des parties seches conduit à imaginer, il paroît qu'avant de s'attacher à une racine, il en coupe le petit bout, qu'il creuse ensuite une cavité dans l'extrémité de la partie qui est restée. Il loge dans cette cavité le bout de sa queue, il l'y assujettit & fixe, peut-être par le moyen d'une glu dont il a soin de l'enduire; il y a apparence qu'il laisse toute l'enveloppe de ver ou de chenille collée au bout de la racine lorsqu'il se change en aveline. Rien n'est plus ordinaire que de trouver des dépouilles qui ont exactement la figure de l'insecte qu'ils ont couvert. Les araignées, les éphémères, & quantité d'autres insectes nous en font voir journellement. Si on trouvoit plus communément des cornes pareilles à celles que M. Mairan envoya à l'Académie en 1716, & si elles n'y étoient observées que par des Chinois ou par le commun des François, on en diroit des
des

des choses au moins aussi surprenantes que celles qu'on rapporte de la plante ver. Cette corne étoit garnie par un bout, de longs tuyaux foyeux, qui dans l'intérieur étoient fanguinolens; on les avoit pris pour des racines poussées par la corne, quoiqu'ils fussent réellement habités par des vers dont ils étoient l'ouvrage.

EXPLICATION DES FIGURES.

LA figure première représente une des racines de la plante *Hia tsao tom tchom* avec la portion qu'on prétend s'être transformée en ver. *AB* est réellement une partie de cette racine. *BC* est ce que nous regardons comme la dépouille d'une espèce de chenille attachée à cette racine, vûe de côté. En *B* est la cavité où l'insecte a logé le bout de sa queue.

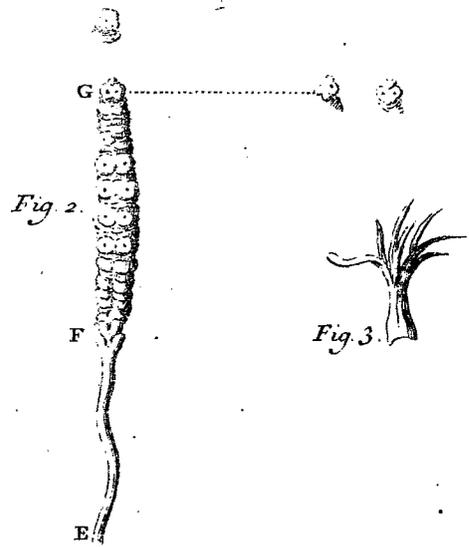
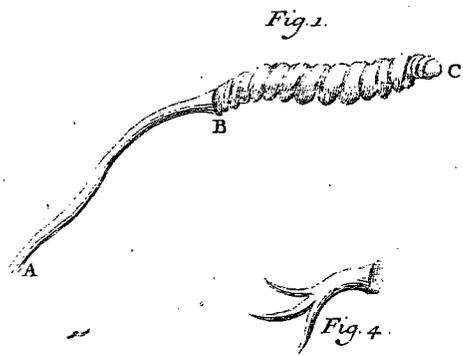
La fig. 2^e représente une autre racine de la même plante, avec la dépouille de l'insecte vûe du côté du ventre. *G* est la tête de l'insecte. *F* l'endroit où sa queue est engagée dans une cavité creusée au bout de la racine.

La fig. 3^e fait voir une portion de la racine, prise depuis *B* ou *F* jusques un peu au-dessus, dont on a écarté les fibres ligneuses.

La fig. 4^e montre la cavité d'où on a tiré le bout de la queue de l'insecte.



Mem. de l'Acad. 1726. Pl. 16. pag. 306.



Ph. Simonneau filius Fecit.